

Quelle est la part du maître ?

Quelle est la part de l'enfant ?

POUR UNE PÉDAGOGIE DE SUBTILITÉ

Elise FREINET

Si j'ai appelé à moi cette vocation de maternité sans laquelle le monde, délesté de sa charge vivante ne serait plus monde, ce n'est point pour en légitimer l'aveugle certitude, mais toutes choses ramenées à mes petites proportions, pour porter témoignage de ma confiance en la vie au long de ma route. Non pas que je juge que cette vie, si effroyablement féconde soit, à l'image d'un Dieu, unitéralement bonne, mais parce qu'elle est bon an mal an, notre bien le plus précieux, parce qu'elle nous donne le bonheur, ce don premier de la mère.

Je ne cherche pas à comprendre comment dans un passé insondable, la marée des protoplasmes s'est mise en marche et s'est unie à la sensibilité pour que toute parcelle vivante — entre ces deux extrêmes limites de la joie et de la douleur — ait les dimensions de son destin. Je ne cherche pas à savoir pourquoi dans cette montée de l'argile primitive vers le génie de l'homme, l'instinct entend garder ses prérogatives de préséance, faute de quoi se ternirait la lumière que rayonne le Dieu. Je sais seulement qu'une joie invincible s'éveille dans le sein de la mère à la seconde où, pour la première fois, tressaille l'enfant qu'elle porte. Je sais que ce désir de totale félicité qui va désormais doubler la vie de son enfant devient ferment d'un cœur qui se donne, d'un cerveau qui pense, d'une tendresse qui sans cesse se fait poème et qui s'évertue à compenser toutes les faiblesses, tous les faux-pas, tous les manques de la vie. Elle n'arrête de rassurer, de tranquilliser, de porter à leur maximum la sécurité et le bonheur, ces données déterminantes de la destinée de son enfant. A même le livre de la Nature, la mère, pour qui l'abstrait n'a pas de sens, sait comprendre, jusqu'à leurs subtilités les plus ténues, les belles images de la vie dont elle fait profit dans une science globale de l'existence quotidienne. Elle sait que la forme la plus belle s'allie à la fonction la plus parfaite ; que l'idée la plus sûre parachève le désir le plus exigeant ; que l'œuvre la plus durable est nourrie de ferveur parce qu'elle est « pieuse » comme le disait Michel-Ange, ce Prométhée de son propre destin épuisé de génie, comme une mère s'épuise d'amour, comme la terre se vide par les semences que sans cesse elle engendre.

Sans doute est-il de saintes ignorances à respecter : celle louée par Jean Huss, celle du poète porté aux limites de l'inconscient, celle de la mère poussant jusqu'au fanatisme le droit au bonheur de son enfant — celle de la fonction toujours triomphante qui donne à l'homme la véritable échelle de la vie — .

En ce qui me concerne, l'une de mes déceptions a toujours été de me voir rejetée dans mes ignorances — pourtant comme voyantes — par l'impossibilité où je me trouvais d'accrocher mon expérience de mère-éducatrice au savoir des gens de science qui font profession d'éduquer. Si bien qu'en fin d'une existence qui fut une manière de sacerdoce, je suis en droit de dire tout haut ce que si souvent j'ai pensé tout bas : — Mais pour qui diable, les pédagogues et les psychologues écrivent ? Pourquoi ne « pensent-ils » pas comme tout le monde car « penser » est chose facile, de tout venant et tout homme de métier sait penser sa culture avec efficacité et plaisir... « Ce n'est que parce qu'on a confondu le savoir et l'aptitude à penser — dit Krishnamurti — que sont nés les penseurs et les philosophes ». Et cela me paraît très juste car la profession de *Penseur* est dans la vérité des faits, profession impensable et qui plus est, empêche de penser...

Je me suis située au départ au niveau des millions de mères qui ont à gagner la vie de leurs enfants, tout en les éduquant. Ce n'est certes pas là, l'aristocratie intellectuelle du monde... mais leur poids est tel aux dimensions de l'Humanité que les ignorer, ne pas tenir compte de leur passion de connaître pour que soit préservé le bonheur de leur enfant, serait compromettre le destin même de l'avenir des hommes. Chaque être, même le plus démuné, sait, bien mieux qu'un psychologue de l'abstrait, ce qu'il doit à la chaleur d'un foyer, à la mansuétude d'une tendresse maternelle, à l'appui moral d'une famille, ou souvent aussi hélas ! de quelles souffrances il a payé une enfance abandonnée.

Pour mettre en paix ma conscience, j'ai voulu reprendre contact avec quelques aspects du savoir d'un psychologue considéré comme l'un des sommets de la psychologie moderne. Qu'on m'excuse de ne point le citer car je réalise, à l'instant même, tout le

ridicule qui pourrait surgir d'une sorte de mise en accusation d'un grand nom par un critique occasionnel qui n'entend point renier son péché d'ignorance...

J'ai laborieusement lu des pages, absorbé des chapitres, saisi peut-être quelques vérités parmi les plus banales, mais ce plaisir familier de la lecture qui a toujours été pour moi la récompense de mes peines, est devenue ici laborieuse tentative, impression d'échec, déception devant mes propres limites. Je le dis comme je le pense : j'avais l'impression d'entrer dans l'un des labyrinthes que proposent les Kabales, où chaque lettre, chaque mot, chaque membre de phrase ont en même temps qu'un sens réel, une interprétation figurée et, suggèrent mille allégories pour décourager le profane. Mais y manquaient toutefois tous ces biens pressentis que délivrent ces textes hermétiques, inscrits dans une atmosphère envoûtante d'une poésie cosmique, illuminés d'ironie frondeuse, de verve étincelante qui dans l'inattendu, le bizarre, l'absurde suscitait éternellement ce penchant surréaliste vieux comme le monde, qui sans cesse élargit le champ de la vie jusqu'aux frontières d'un inconscient qui n'a de comptes à rendre à personne.

Non, chez les hommes de Science l'on ne s'amuse pas. Le psychologue ne sourit jamais, n'a aucune compromission avec l'esprit et l'humour : résolument, il ferme son cœur à la tentation pour conserver Raison Haute et tête froide. Ah ! que bien mieux valait la gaillardise d'un Rabelais !

Pour serrer les choses de plus près, je citerai un paragraphe qui m'a par trois fois forcée à une relecture nécessitant de ma part une attention sans défaillance.

Le voici :

Entre l'espace imaginé et l'espace moteur il peut y avoir passage, mais aussi opposition : leur réalité est distincte. L'apprentissage de gestes nouveaux part de leur configuration visuelle, mais n'est achevé qu'après substitution à leur distribution optique d'une distribution dynamique, dont les réalisations et les formes obéissent à des influences musculaires et à des rythmes qui les font graduellement différer de leur prototype-image. Loin d'être identique⁽¹⁾ ou, de coïncider exactement,

les deux champs ont quelque chose d'hétérogène qui les met facilement en conflit. Avec des automatismes spontanés ce sont les structures myopsychiques qui anticipent sur la représentation. Le petit enfant à la recherche de son équilibre serait fort en peine de se représenter les gestes à faire pour le rétablir. Leur réglage suppose bien leur subordination exacte aux rapports de l'espace et du corps ; mais l'espace lui est alors plus donné par le labyrinthe que par les yeux. Au contraire, c'est à des références visuelles que se ramènent toujours davantage ce qu'on pourrait appeler l'espace objectif, c'est-à-dire celui où le sujet peut s'opposer à lui-même le monde extérieur et dont il peut faire le point de départ pour sa connaissance des choses.

Je ne sais pourquoi me revient à l'esprit l'image des gorgones qui quelquefois tombaient sous mes doigts, alors qu'enfant, je feuilletais ce livre de la connaissance qu'était pour nous *Le Magazine Illustré*. Les mains habiles de ma mère en avait relié les volumes sous belle couverture rouge, qui leur donnait plus encore autorité et lumière. Lorsque je m'immobilisais sur ces visages de Méduses grimaçants et pervers, lorsque j'explorais du regard les volutes vindicatives de leur chevelure en serpents, une crainte m'envahissait de ne savoir plus faire usage de mon entendement, parce que tout à coup étaient changées les lois du monde. Insensiblement je me sentais glisser dans une sorte de *no man's land*, où ce qui vit, ce qui meurt, ce qui se métamorphose et se transcende me portait aux frontières d'un ésotérisme redoutable...

J'ai cru comprendre depuis qu'il est d'autres jardins des Hespérides où les pensées claires deviennent Gorgones; parce que n'a pu être sauvegardé cet accord de l'intelligence et du cœur qui sacre les plus belles œuvres humaines, où une science coupée de la vie et devenue mystique d'immobilité, répand sur un univers pétrifié sa lumière glacée « comme une lampe dans un sépulcre ».

(à suivre)
Elise FREINET.

(1) orthographe respectée

*art enfantin**

*avez-vous fait connaître cette revue autour de vous ?
au sommaire du n° 1 :*

- Simplicité de la vocation artistique**
- La lumière de tous les jours*